

*Le combat qui consiste à dire  
La vie des Noirs compte.  
La vie des Arabes compte.  
La vie des Asiatiques compte.  
La vie des Autochtones compte.*

*Rodney Saint-Éloi,  
Les racistes n'ont jamais vu la mer*



# Avant-propos

## Raconter ce que les chiffres ne disent pas

*Nous avons été longtemps analysés, sans que jamais  
personne ne se donne la peine de nous connaître.  
Julie, je te raconterai tout ce que les chiffres ne disent pas.*

Naomi Fontaine, *Shuni*

*Les négociations, les chiffres, les documents,  
les enquêtes, les études ne sont importants  
que si on tient compte que les gens  
ont des sentiments, des émotions*

Dany Laferrière, discours aux Nations unies, 2022<sup>1</sup>

Dans mes recherches sur l’histoire de l’immigration au Québec, j’ai constaté une lacune importante. En effet, trop souvent, l’histoire « officielle » occulte les expériences et les apports de plusieurs groupes qui participent pleinement au développement de la société québécoise. Quatre groupes sont particulièrement absents de cette histoire : les populations autochtones, noires, latino-américaines et asiatiques.

---

1. Propos de Dany Laferrière prononcés à l’occasion de l’exposition *Un cœur nomade* présentée au siège de l’ONU à New York (cités par Richard Héту dans *La Presse* du 7 juin 2022).

En parlant d'histoire occultée, je me situe dans une perspective critique de l'histoire. Dans *Les racistes n'ont pas vu la mer*<sup>2</sup>, Yara El-Ghadban pose la question : « Qui a le droit de raconter ? Quelle histoire raconter ? » (p.165). Citant Friedrich Nietzsche, elle fait référence à trois formes d'histoire : l'histoire monumentale (celle des grands héros et des personnages marquants), l'histoire traditionnelle (celle de la mémoire des archives et des généalogies) et enfin l'histoire critique. Cette dernière façon de raconter l'histoire appartient aux sociétés « ... qui n'ont pas peur d'interroger le culte des figures du passé, ni de désacraliser les archives en cherchant plus loin que la tribu, l'ancrage et l'appartenance » (p. 168). Il s'agit pour El-Ghadban de « traîner le passé devant la justice » (p. 165). Dans le cas du Québec, on reconnaît facilement la prédominance des deux premières façons de raconter l'histoire. Ici, c'est plutôt une approche critique de l'histoire que je vais privilégier, celle qui donne la parole à ceux et celles qui racontent leurs histoires d'intégration trop souvent occultées dans les versions officielles.

J'ai passé ma vie professionnelle à observer le monde à travers le prisme des statistiques. Je ne m'en excuse pas, car pour moi tout commence souvent par là. Submergé dans les recensements et les enquêtes, j'ai

---

2. Rodney Saint-Éloi et Yara El-Ghadban, *Les racistes n'ont jamais vu la mer*, Mémoire d'encrier, 2021.

collecté (et lu) un grand nombre de romans traitant des migrations pour mon travail. Il est clair que ces romans ont influencé mes perceptions. Depuis longtemps, j'ai constaté que l'écriture romanesque réussissait parfois mieux que nos rapports scientifiques à véhiculer des réalités migratoires toutes remplies d'émotions, de déchirures, mais aussi d'espoirs. Non pas que je suggère le remplacement de l'une (la science) par l'autre (la littérature), mais que l'on gagne à « écouter » les deux.

Mon intérêt pour le roman comme source documentaire ne date pas d'hier. En 1974, lors d'un travail de recherche sur les migrations en Haute-Volta (le Burkina Faso d'aujourd'hui), je suis tombé sur le roman de Kollin Noaga *Dawa en Abizjan* (Presses Africaines de Ouagadougou, 1972). Ce récit d'un Mossi faisant l'aller et le retour entre son village, Tèma, et le quartier de Treichville à Abidjan m'est apparu essentiel pour comprendre les enjeux migratoires. Je crois que c'est à ce moment-là que je me suis mis à dévorer les romans qui parlaient de migrations. Une façon de mettre un peu de chair et d'émotion aux squelettes statistiques. Au cours de mes nombreux voyages à travers le monde, c'est souvent par le roman que je me suis familiarisé avec l'histoire de la région ou du pays visité. Il était donc temps que j'applique la même démarche à la société québécoise.

À l'occasion de mes nombreuses rencontres avec les étudiants et étudiantes (conférences, cours, colloques), j'ai constaté à quel point ils et elles connaissaient peu,

voire pas du tout, l'existence des romans écrits sur leur propre groupe d'origine. Pour moi, je ne comprenais pas que l'on puisse ignorer de grands noms de notre littérature récente, comme Naomi Fontaine, Boucar Diouf, Kim Thúy, Émile Ollivier, voire Dany Laferrière. Mais au-delà de ces « grands noms », j'ai aussi découvert d'autres auteurs comme Alain Farah et d'autres autrices comme Vania Jimenez. En tout, c'est une quarantaine de romans qui, chacun à leur façon, illuminent l'histoire de l'immigration au Québec.

Pour écrire sur l'histoire de l'immigration au Québec à travers le roman, deux options s'offraient à moi. La première approche s'intéresse à ce que plusieurs auteurs appellent « l'écriture migrante », focalisant sur *ces étrangers du dedans*, comme les appellent Clément Moisan et Renate Hildebrand<sup>3</sup>. Même si cette approche

---

3. Voir par exemple Louise Gauthier, *La mémoire sans frontières* (Presses de l'Université Laval, 1997); Suzanne Giguère, *Passeurs culturels* (Nota bene, 2001); Lilyanne Rachédi, *L'écriture comme espace d'insertion et de citoyenneté pour les immigrants* (Presses de l'Université du Québec, 2010). Je me suis également inspiré de quelques travaux de synthèse sur la littérature autochtone: voir, entre autres, Jean-François Caron, « La plume autochtone / émergence d'une littérature », *Lettres québécoises*, (n° 147, 2012, p. 12-15) et Nelly Duvicq, *Histoire de la littérature inuite du Nunavik* (PUQ, 2019). On trouvera dans les « Notes » pour l'introduction de Marie-Hélène Jeannotte, Jonathan Lamy et Isabelle St-Amand, dir., une longue liste de références sur la littérature autochtone au Québec (dans *Nous sommes des histoires. Réflexions sur la littérature autochtone*, Mémoire d'encrier, 2018, p. 239- 244).

du roman m'a inspiré et influencé, j'ai plutôt opté pour une approche plus personnelle axée sur la thématique migratoire telle qu'on la retrouve dans les romans. Je m'inspire en fait d'une approche issue de la sociologie de la littérature et du roman, tel que pratiqué de façon remarquable par Pierre Saint-Arnaud, en particulier dans son livre *In the Land of the Free: Le paradoxe racial à travers le roman social africain-américain* (Presses de l'Université Laval, 2012). Comme le suggère Saint-Arnaud, même si le romancier n'est pas assujéti aux règles de la preuve, son œuvre demeure un témoignage sur la société et son évolution et, à ce titre, mérite le regard sociologique — et démographique, ajouterais-je. Bref, il ne s'agit pas ici de parler de « littérature migrante », mais plutôt de romans québécois sur l'immigration. La nuance est de taille, car le choix ne se fait pas sur la provenance des auteurs et des autrices. La plupart sont d'ailleurs nés ici et ne sont donc pas immigrants.

C'est donc ma longue passion pour le roman de même que la constatation qu'un pan important de notre littérature était ignoré qui m'ont incité à écrire ce livre. Je n'aborde pas le roman comme critique littéraire, ce que je ne suis pas. J'utilise plutôt mes yeux de démographe et de sociologue afin d'exploiter un autre mode d'observation des réalités migratoires, qui va au-delà des chiffres et des théories. J'ai fait le pari que l'on peut beaucoup apprendre sur l'histoire de l'immigration au

Québec en parcourant les nombreux romans qui ont émergé depuis une quinzaine d'années. Je considère que le pari a été gagné et que les romans analysés ici ouvrent un aspect important de la compréhension de l'histoire de l'immigration, trop souvent ignoré dans l'histoire courante.

Mon corpus<sup>4</sup> vise essentiellement à répondre à la question suivante : que nous apprend le roman sur l'histoire de l'immigration au Québec ? Cette histoire est trop souvent racontée du point de vue des immigrations majoritaires, françaises et britanniques<sup>5</sup>. Comme je l'ai déjà mentionné, quatre groupes sont particulièrement absents de cette histoire : les groupes autochtones, noirs, latino-américains et asiatiques. J'ai décidé de leur donner la parole. Je vais donc privilégier les points de vue « de l'intérieur », c'est-à-dire l'expérience migratoire telle que vécue par les actrices et les acteurs eux-mêmes. Ce sont les sentiments et les émotions que je me propose de faire apparaître dans les expériences migratoires racontées dans les romans.

Établir un corpus pose toujours la question de la représentativité. Même s'il n'est pas question ici de

---

4. Voir la liste des romans en annexe.

5. L'histoire de ces immigrations a été maintes fois racontée : voir par exemple mon chapitre « Un siècle d'immigration au Québec : de la peur à l'ouverture », dans Victor Piché et Céline Le Bourdais, éd., *La démographie québécoise. Enjeux du XXI<sup>e</sup> siècle* (Les Presses de l'Université de Montréal, 2003, p. 225-263).

représentativité statistique, ce choix doit reposer sur des critères qui permettent d'en valider la portée. Ainsi, mon choix des romans se fera autour des questions de base que l'on se pose dans la recherche sur les migrations. C'est en tant que sociologue et démographe que j'interrogerai les romans retenus. Pour ce faire, comme toute enquête, il est nécessaire d'avoir un cadre qui précise les questions et les thèmes à étudier. Le cadre analytique que je suivrai est le même que celui que j'ai utilisé dans mes travaux scientifiques. Comme la migration est un phénomène multidimensionnel, il fait appel à un nombre considérable de facteurs. J'ai tenté de rassembler ces facteurs dans un cadre analytique que j'ai présenté ailleurs<sup>6</sup>.

En résumé, les questions à la base des recherches sur les migrations font référence à trois contextes spatiaux : le contexte mondial, le contexte d'origine et celui de la destination. Dans les trois cas, il faut examiner les facteurs situationnels (contextes économiques, politiques, sociaux), ceux reliés aux réseaux (familles, clans, groupes ethniques) et enfin les facteurs individuels (genre, âge, classe sociale). Tous ces facteurs jouent autant sur les causes des émigrations que sur le type d'intégration. Les études statistiques privilégient les

---

6. Victor Piché, « Les théories migratoires à l'épreuve du temps », dans Deirdre Meintel, Annick Germain, Danielle Juteau, Victor Piché et Jean Renaud, *L'immigration et l'ethnicité dans le Québec contemporain*, Presses de l'Université de Montréal, 2018, p. 41-57.

indicateurs « objectifs », comme le niveau de revenu ou la réussite scolaire. Par contre, les romans nous offrent l'occasion de scruter l'expérience migratoire sur le plan subjectif tel que vécu par les protagonistes.

Chaque roman pris individuellement peut rendre compte de l'un ou l'autre facteur, mais rarement de la totalité de l'expérience migratoire. Il faut donc voir mes textes comme les pièces d'un casse-tête qui, chacune à leur façon, façonnent l'histoire complexe des immigrations au Québec. J'adopte donc une approche inductive : la synthèse — ou la vue d'ensemble — n'apparaîtra qu'une fois toutes les pièces réunies. Le critère ultime du succès d'une telle opération est ainsi lié à la question de base : dans quelle mesure les romans retenus permettent-ils d'apporter un éclairage original et représentatif à la compréhension des histoires d'immigrations au Québec ?

Ma démarche s'inscrit dans une « démographie engagée », comme je l'ai défini dans mon livre *Profession démographe* (Presses de l'Université de Montréal, 2013). En démographie, la question des droits de la personne est centrale. « Dans tous les cas, le postulat de base est que tous les groupes de la société devraient avoir le même accès aux ressources, que ce soit pour une bonne santé, des revenus équitables, des chances d'accès aux emplois sans discrimination... » (p. 61). Dans tous les romans étudiés dans ce livre, la question des droits est omniprésente : le droit à la reconnaissance

des compétences, le droit territorial, le droit à l'inclusion, le droit à l'égalité des sexes.

Enfin, j'adopte ici l'approche territoriale telle que présentée par Pierre Nepveu<sup>7</sup>. Celle-ci met en relations des personnes qui vivent sur un territoire à dimensions «... à la fois géographique, sociologique, juridique et politique» (p. 159). Dans cette optique, est québécoise toute personne qui habite le territoire du Québec. Les frontières de la nation sont ainsi délimitées par des frontières géographiques et non ethniques. «Nés ici ou venus d'ailleurs, que ce soit du nord ou des tropiques, nous avons le Québec en partage» (*Ibid.*, p. 177). Comme on le verra dans tous les romans, ce partage se définit dans des lieux précis, que ce soit dans une réserve, dans les territoires de chasse, dans Côte-des-Neiges, la Petite-Bourgogne, le carré Saint-Louis, Parc-Extension ou encore le square Cabot.

Le livre revêt une signification particulière dans le contexte des débats actuels sur l'état du français au Québec et sur la définition de qui est francophone. Axés sur la langue maternelle et la langue parlée à la maison, ces débats occultent l'apport fondamental des auteurs et autrices dont la plupart ne sont pas de langue maternelle française, mais qui écrivent et vivent en français, participant pleinement à la construction de la culture québécoise francophone. Encore faut-il le reconnaître.

---

7. Pierre Nepveu, *Géographies du pays proche*, Boréal, 2022.

On trouve dans ces romans des témoignages éloquentes sur le rapport entre l’immigration, l’intégration et l’identité québécoise. Tous insistent sur le fait que le facteur clé favorisant l’intégration à la langue française et à l’identité québécoise est fortement lié au regard ouvert des « autres » et au degré de la réceptivité positive de la société d’accueil. Dans tous les romans analysés ici, c’est en fait le regard de l’autre qui domine le parcours d’intégration des protagonistes, qui sont trop souvent ramenés à leurs différences. C’est « l’amertume de la différence », comme l’exprime si bien Caroline Dawson : « Entre chacun des soubresauts de mon petit corps dans la cafétéria de l’école primaire, je goûtais à l’amertume de la différence » (*Là où je me terre*, p. 68).

Ces romans posent un nouveau regard sur le *nous* québécois. Tous et toutes revendiquent l’appartenance à ce *nous*, que ce soit le « Dites-leur que je suis Québécois » de Mensah Hemedzo, ou le « Ne sommes-nous pas Québécoises ? » de Rosa Pires, ou encore le « Québécois. Tabarnak » de Adib Alkhalidey.

Mani Souleymanlou, interrogé au sujet de son spectacle « Un.Deux.Trois », parle de charge identitaire colérique et pose la question : « Et moi ?<sup>8</sup> ». Et d’ajouter : « Saurons-nous nous unir sous l’unifolié ? ».

---

8. Source : François Jardon-Gomez, « "Un. Deux. Trois." : Identité sous écoute », *Le Devoir*, 29 septembre 2022.

Enfin, dans *Adel, l'apprenti migrateur* (Mémoire d'encrier, 2017), Salah El Khalfa Beddiari lance un appel (p.18): «Je suis l'étranger, fils du désert et de l'oasis, les vents du sud poussèrent ma nef sur ton littoral. La tempête du désert emporta mon pays, j'ai perdu mon trône. Maintenant je suis léger, sans amarre, telle une plume, je cherche à atterrir sur ta patrie ou amerrir sur ton fleuve. *M'y autoriseras-tu ?* » (C'est moi qui souligne).

Voilà la question...